

H-France Review Vol. 14 (June 2014), No. 92

Marc Conesa Response to Peter Sahlins review of *D'herbe, de terre et de sang: La Cerdagne du XIVe au XIX siècle*. Perpignan: Presses universitaires de Perpignan, 2012, 556 pp. Color plates, tables, figures, notes, and indices. €35 (pb). ISBN 978-2-35412-171-6.

« L'historien ne doit rien refuser d'entendre » (Fred Vargas, *Debout les morts*, p.XXXIII)

Eh oui, encore un nouveau livre sur la Cerdagne ! Et l'on ne peut que se réjouir de l'extraordinaire vitalité scientifique de cette petite région pyrénéenne : avant Peter Sahlins (1986), il y eut les thèses de Maximilien Sorre (*Géographie*, 1913), de Michel Brunet (*Histoire moderne*, 1985), de Jean-Louis Blanchon (*Histoire contemporaine*, 1986), puis celles de François Mancebo (*Géographie*, 1997), Claude Denjean (*Histoire médiévale*, 1998), Bernard Davasse et Didier Galop (*Paléoenvironnement*, 1997-1998), Christine Rendu (*Ethnologie, Archéologie, Histoire*, 2000), Albert Moncusi (*Anthropologie*, 2002), Oscar Jané (*Histoire moderne*, 2003), Elisabeth Bille (*Histoire médiévale*, 2004), Josep Vivas (*Sociologie*, 2004), Pierre Campmajo (*Archéologie*, 2009), Joan Capdevila (*Géographie historique*, 2012) et ce n'est pas fini ! Certaines sont en cours d'achèvement (Delphine Bousquet, *Protohistoire*) et d'autres sont en projet. L'historiographie ne commence pas avec la frontière et ne s'arrête pas avec P. Sahlins. *L'histoire continue* disait Georges Duby, mais jamais à l'identique, tant les questionnements, les approches et les outils sont renouvelés. Cela pourrait être l'objet de discussions, de débats voire de controverses. Mais non ! Peter Sahlins brocarde l'historien « ruraliste de la vieille école » que je serais, « néo-Malthusien » à ses heures et un tantinet « positiviste », coupable d'avoir écrit cet ouvrage de 560 pages, dont il apprécie seulement les cartes en couleur ! Si tous ces aimables qualificatifs sont bien dans le compte rendu de Peter Sahlins, celui-ci ne pose aucune question et n'ouvre aucun débat. A défaut de répondre à des questions inexistantes, je tâcherai pourtant de discuter les principales critiques et de susciter la discussion sur quelques points particuliers.

Je souhaiterais d'abord dissiper un malentendu. Mon propos n'est pas de nier l'importance de la frontière dans les processus historiques, mais bien de lui donner une place, toute sa place, mais pas toute la place. Ne pas voir la frontière partout ne signifie pas pour autant la voir nulle part. Ma démarche a été la suivante : évaluer le rôle de la frontière, non pas comme le seul facteur de changement, mais comme un facteur parmi d'autres. Peter Sahlins constate d'ailleurs 80 mentions de la frontière dans l'ouvrage, mais pourquoi ne pas mentionner les autres éléments qui participent des dynamiques sociales et spatiales, comme la ville (env. 200 occurrences), les montagnes (env. 140 occurrences), les seigneuries et les communautés rurales (env. 100 occurrences chacune) ? La frontière, parce qu'elle implique l'Etat, aurait-elle davantage de valeur que les autres facteurs de changement, comme cette seigneurie profondément intégrée dans les rouages politiques et les pratiques territoriales locales ? Une autre question se pose : pour observer un objet, ne faut-il pas reculer un peu et en décoller le regard pour embrasser la totalité du tableau et les mouvements qui le traversent et le recomposent ?

Saisir ces dynamiques sans les figer implique des « jeux d'échelles ». Peter Sahlins explique doctement que l'expression, rendue célèbre par l'ouvrage dirigé par Jacques Revel, désignerait, selon lui, les *connections and comparisons with broader regional, national and European contexts*. Il affirme également que ces « jeux d'échelles » seraient traitées, dans cette recherche, de manière allusive et incomplète. Je regrette évidemment qu'il écarte d'un revers de la main les quelques pages comme les figures (par exemple p. 101 suiv., p. 136 suiv., fig. 4, fig. 22, Pl. 5. etc.) qui rendent compte de ces jeux d'échelles tels que Peter Sahlins les conçoit. Toutefois, sa définition est dans le même temps inexacte ! Les jeux

d'échelles portent avant tout une interrogation sur les échelles d'observation : « *Le petit est-il meilleur à penser que le grand, le détail que l'ensemble, le local que le global ? (...) Que se passe-t-il en effet si, par hypothèse, on modifie les conditions de l'observation et de l'analyse qu'elle rend possible ?* » (Jacques Revel, *Jeux d'échelles*). Autrement dit, les jeux d'échelles ne sont pas un simple effet de zoom sur des espaces emboîtés selon des découpages pré-établis et en partie anachroniques (*regional, national and European contexts*), mais un basculement des angles d'analyse en fonction des sources, des espaces et des objets étudiés.

Trois parties structurent ainsi ma recherche comme autant de postes d'observation du rapport à l'espace comme structure du changement ; ces trois histoires sont connexes, elles ne s'emboîtent pas entièrement et elles ne se succèdent pas tout à fait. Si la ville de Puigcerdà semble d'abord centrale en raison de son poids démographique, économique, et de sa capacité à nouer des relations, c'est ensuite autour de la seigneurie et des vacants, puis de la propriété et de l'élevage, que se recomposent les processus de fabrique des territoires. La frontière n'est jamais totalement étrangère à ces processus, mais elle n'est pas non plus le moteur des transformations sociales et spatiales.

Cette démarche va de pair avec la question des échelles temporelles. La longue durée n'est pas une mode ! Elle permet d'analyser les dynamiques dans leur accomplissement chronologique sans vouloir à tout prix les lier à la temporalité de la frontière. Voici sans doute ce qui distingue nos approches. En effet, Peter Sahlins souhaitait analyser la fabrique des identités de part et d'autre de la frontière, entre le moment de son apparition (1659) et celui de sa fixation (1862-1868). Mais en procédant ainsi, dans un cadre chronologique tout entier borné et imposé par la frontière, Peter Sahlins ne s'est-il pas interdit de découvrir autre chose que ce qu'il cherchait ; ne fallait-il pas également envisager les dynamiques initiées avant le Traité des Pyrénées et dont les effets se font sentir bien après ? N'est-ce pas ce déterminisme chronologique qui le conduit aujourd'hui à lire ma thèse comme il a écrit la sienne : en n'y trouvant que ce qu'il cherchait et en rejetant tout ce qui va à l'encontre de son postulat de départ ?

Ceci dit, mon sujet de recherche, ce n'est pas la frontière, ce sont les changements territoriaux comme point de convergence des dynamiques sociales, économiques et politiques. Cela supposait d'étudier certains types de sources plutôt que d'autres et ce choix comporte une part d'expérimentation. Il ne s'agissait pas seulement de changer les points de vue, mais aussi les fonds mobilisés et les types de documents afin de saisir les effets de sources sur la production des discours historiques. Les sources centrales –Paris, Madrid, Barcelone– ont été en grande partie écartées pour deux raisons : d'une part ces fonds ont été abondamment utilisés et réutilisés par plusieurs historiens, certains cités par Peter Sahlins (Oscar Jané, Alain Ayats), lui-même évidemment, sans oublier Daniel Nordman, et, d'autre part, ces archives paraissaient moins pertinentes pour éclairer les relations entre sociétés et territoires, au niveau des acteurs locaux, entre le X^{IV}e et le X^{IX}e siècle.

En échangeant les belles correspondances des cabinets ministériels contre les obscurs terriers seigneuriaux, en troquant les magnifiques cartes militaires contre un fonds privé de 1 000 pièces et fragments qu'il a fallu classer dans la poussière, en s'échinant sur une comptabilité décimale particulièrement retorse plutôt que de s'ébahir sous les dorures et les peintures de la galerie Mazarine à la Bibliothèque Nationale, en travaillant à Puigcerdà, Perpignan, Zaragoza et Llívia, plutôt qu'à Paris et à Madrid, les perspectives changent et avec elles la compréhension des sociétés passées.

Le corpus étudié est-il aussi inégalement réparti entre les archives françaises et espagnoles que le déplore M. Sahlins ? Je répondrai rapidement à cette critique, sans trop m'attarder sur les détails (comment estimer la part respective des archives françaises et espagnoles alors même que le conditionnement et le classement des fonds diffèrent : au poids ? au nombre de cotes ? de folios ? de lignes, de mots, de chiffres ? d'informations « intéressantes » par rapport à d'autres qui ne le seraient pas, mais selon quels critères ?) pour rappeler que l'objectif de la recherche n'était pas de comparer les situations initiales et finales de la Cerdagne française et espagnole avant et après le traité des Pyrénées. Si cette recherche ne l'exclut pas (Pl. 6, p. 526), ce n'est pas là son sujet. La question d'une

représentation équitable des archives consultées ne se pose donc pas vraiment. Par ailleurs, plus de la moitié de la documentation est antérieure à 1659. Toute la Cerdagne est alors rattachée à la monarchie hispanique. S'interroger sur la « nationalité » des fonds, fussent-ils conservés en France, n'a aucun sens, sauf à céder à nouveau à cette obsession de la frontière et aux sirènes téléologiques s'imaginant que ce qui est antérieur est déterminé par ce qui postérieur. Enfin, Peter Sahlins devrait le savoir, certains documents ont été pillés, divisés, voire braconnés, se trouvant par les vicissitudes de la conservation dans un fonds d'archives plutôt qu'un autre. Aujourd'hui encore, certaines pièces documentaires sont réclamées par l'un ou l'autre des pays et sont parfois transférées. La frontière n'arrête pas toujours les sources et construire un raisonnement sur leur localisation actuelle est pour le moins hasardeux !

La constitution des documents importe en fait bien davantage que leur conservation. Production, invention et mobilisation des sources, logiques et effets d'enregistrement ont été interrogées pour renseigner, d'une part, la manipulation des cultures juridiques, politiques et technocratiques par les acteurs et, d'autre part, la fabrication de contextes taillés sur mesure pour légitimer leurs revendications ou leurs positions. Tout apparaît bricolé, et les modalités comme les finalités de ce bricolage se révèlent dans les manières de faire le territoire. Là se nouait la possibilité de faire une histoire à la fois sociale et culturelle qui n'exclut ni la construction des identités, par et dans les lieux, ni les rapports sociaux qui les traversent et les structurent.

S'il est toujours nécessaire de lire et de comprendre avant d'interpréter, bien souvent il faut aussi savoir compter. Les sources ont donc été également appréhendées de manière quantitative. Peter Sahlins n'a pas à s'excuser de n'avoir accompli il y a vingt-sept ans ce que le traitement informatique des données permet aujourd'hui. Il n'est pas coupable d'une obsolescence dont l'évolution technologique est en partie responsable. La démarche ne le convainc pas pour autant ; il lui reproche d'être déconnectée du discours. C'est vrai et c'est un choix volontaire. J'ai voulu laisser visibles et ouverts à la critique les analyses statistiques sans les fondre entièrement dans l'écriture, un peu à la manière d'une stratigraphie archéologique qui demeure le témoin de la succession des couches et des opérations sur le site. La démarche statistique ne doit pas, en effet, se plier à un discours univoque. Au contraire, tableaux, graphiques, figures, qui n'ont rien d'annexes, doivent informer le champ des possibles à partir des cas avérés, des modalités de répartition ou de distribution. Ce qui est recherché, ce n'est pas le cas moyen ou médian appauvrissant le réel mais la totalité des situations donnant à comprendre la complexité et la pluralité des configurations sociales, économiques et territoriales. Ce qui est recherché, c'est encore de rendre toute leur place à ceux qui ne prennent pas la plume, à ceux qui ne se placent pas au premier plan des photographies documentaires, à ceux qui comptent bien souvent pour pas grand chose voire pour rien, et qui constituent pourtant la majorité, les pauvres, les cadets, les exclus, qui sont, dans ce type de démarche, comptés à l'égal des autres. Ce qui est recherché, c'est enfin de rendre la possibilité aux indigènes d'être à l'initiative du changement, et que celui-ci cesse un instant de constituer une simple réponse à des stimuli extérieurs.

Certes, la démarche statistique propose une réalité décomposée voire éclatée selon des catégories qu'il faut sans cesse questionner et bousculer. Elle rend également plus complexe la perception du réel et rend plus difficile encore la perception des identités, mais « *le rôle de l'observateur n'est pas de lire la réalité qu'il étudie avec les éléments généralement simplifiants qu'il a reçus (simplifiants, à vrai dire, parce qu'il les a reçus, le plus souvent). Il lui revient au contraire d'enrichir le réel en introduisant dans l'analyse le plus grand nombre de variables, sans renoncer pourtant à y repérer des régularités* (J. Revel, « Préface », *Le pouvoir au village*, p. XXIV-XXV). Ainsi l'histoire doit-elle s'enrichir d'approches différentes et complémentaires, nourrissant le débat et rendant compte de la complexité du monde à laquelle il ne faut jamais rien céder.

Marc Conesa

Université de Montpellier-3

marc.conesa@univ-montp3.fr

Copyright © 2014 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. The Society for French Historical Studies reserves the right to withdraw the license for edistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/ republication in electronic form of more than five percent of the contents of H-France Review nor re-publication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France. The views posted on H-France Review are not necessarily the views of the Society for French Historical Studies.

ISSN 1553-9172